

## **Palestine, c'est la fête du village**

En 1926, par testament, Elie Rochat-Golay, petit industriel des Crettets, lègue la petite montagne qu'il possède au village des Charbonnières.

Cette montagne appartenait avant qu'il n'en prenne possession en 1909, à Armand Rochat, raison pour laquelle quand l'on montait là-haut, pour la bâtisse, l'on parlait toujours du chalet de l'oncle Armand.

Ce fut Elie Rochat qui la baptisa Palestine, suite à une suggestion de son ami Jâmes Rochat, chasseur tout comme lui, en plus garde-forestier. Jâmes habitait à l'Epine-Dessus de bise.

Du temps d'Elie se tenaient déjà de joyeuses réunions à la Palestine. Où étaient conviés toutes les filles de Jules Golay, leurs maris, leurs enfants et petits-enfants. On s'amusait fort là-haut, tout comme l'avaient fait avant 1909, dans ce même chalet de l'oncle Armand, une précédente génération.

Les amusements liés à ce joli petit chalet, allaient désormais être offerts à tous les habitants du village qui nommeraient cette fête, tout simplement, La Palestine.

On y ferait des jeux, on y ferait des rondes, on tournerait en cortège autour du chalet, les élèves de la grande école recevraient chacun un livre.

Les participants à ces festivités champêtres, se donnant en général avant les grandes vacances de l'été, étaient nombreux. Chaque famille en plus du petit pain offert à toute personne présente, recevait une bouteille de blanc, série de flacons achetés à Franck Rochat, marchand de vin au village.

Il y avait donc de quoi se réjouir. A quatre heures l'on offrait le thé à chacun et chacune. Et puis en fin de journée l'on redescendait content au village.

Ces fêtes laissent des souvenirs.

Un film réalisé par Hubert Lugrin vers 1955, en couleur, permet de découvrir des images profondément mélancoliques, du fait que nombre des personnes présentes à l'époque, cela fait tout de même 65 ans, ne sont plus. Et que pour les plus jeunes de l'époque qui se trouvent encore bien vaillants aujourd'hui, il y a cette notion douloureuse de passé et du temps qui passe. On n'est pas redevenu jeune et on ne le redeviendra jamais. Tandis que d'autres un jour se pencheront à leur tour sur ces vieilles images et s'interrogeront sur cette population qui aura tellement changé, tant dans les noms que dans les mœurs, qu'on ne la reconnaîtra plus, devenue étrangère à ces nouvelles générations qui, par ailleurs, auront tôt fait de tourner la page et de reléguer ces « vieilleries » aux oubliettes.

Ainsi le passé n'est-il que ce que l'on veut bien en faire. Irait-on même, non seulement jusqu'à l'oublier, mais encore à le renier ?

L'avenir seul vous le dira.

Un dimanche de juin, peu avant les grandes vacances d'été, se déroulait la Palestine, la fête du village. Elie Rochat-Golay, par testament, en 1926, avait donné cette propriété au hameau, à la condition expresse qu'il la garde toujours. Aussi dès lors, en mémoire de ce donateur — on n'en connut pas d'autres de cette générosité-là par chez nous — une fête annuelle fut organisée dans la clairière qui est devant le chalet.

La Palestine avait été le chalet de l'oncle Armand avant qu'Elie Rochat-Golay ne la rachète dans les années 1910. Les jeunes s'y retrouvaient déjà. Mon grand-père y fréquentait ma grand-mère, Piestre, son copain, Elisabeth de chez Alphonse. Et ils menaient belle vie là-haut, ces garçons et ces filles de mon village, nos aïeux. Des photos les montrent dans la plénitude de leurs vingt ans. Ils grimacent face à l'appareil qui fut celui de Georges Rochat, également de chez Alphonse. Puis ils sortent le char à échelles de l'écurie sur lequel ils se tiennent à dix. Ils finissent toujours par se retrouver à l'intérieur du chalet comprenant une petite chambre et la cuisine encombrée de sa grosse chaudière noire et qu'éclaire d'un jour parcimonieux une fenêtre dont la lumière est mangée au dehors par de grands sapins. Ils se goinfrent de crème de chalet prise dans un baignolet avec des cuillers de bois.

Quand Elie Rochat-Golay racheta la Palestine après le décès de l'oncle Armand, la famille imposante de son beau-père Jules Golay, père heureux de sept filles, toutes jolies, y trouva un cadre idéal pour ses menus plaisirs. Parties de grenouille, de criquet, pique-nique dans la clairière, séances de photos nombreuses, voilà comment ils s'amu-saient le dimanche là-haut. Le beau temps d'une grande famille rap-pelé par de multiples photos. Elles en raffolaient, les belles femmes qu'étaient devenues les filles à Jules Golay. Quand elles ne se faisaient pas photographier ici, elles allaient en ville. Elles posaient chez de Jungh. Il y avait Fanny-Jenny-Virginie, l'aînée, de 1867; Camille-Louise, et puis Lucie, Aline, Marie-Fréda, Méry et Nellie. Toutes mariées bientôt à des gens bien, c'est-à-dire possédant tous une bonne situation. L'une épousa un Saïset qui fabriquait des fromages, l'autre un Elie Rochat qui deviendra celui dont on parle, le propriétaire de la Palestine, une troisième un Hirzel, régent, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière, Nellie, qui épousera Louis Rochat du Pont, instituteur.

Mais revenons à notre fête de village qui se donne là-haut, au mois de juin, quand la nature est la plus belle. Il y a le culte au début de l'après-midi. Le pasteur est monté sur la chaire de bois sortie du chalet à cette occasion-là. Sa voix, dans la clairière, a une résonance qu'on ne lui connaît pas. Puis un cortège se forme qui fera le tour du chalet en chantant: *Qu'il fait bon marcher dans la paix des bois...*, où pourrait-on mieux qu'ici chanter une telle chanson, où tout n'est que pâturages, forêts et paix. Au retour de ce périple qui n'est pas long, les administrateurs du village distribuent des petits pains au sucre qu'ils prennent dans la grosse corbeille d'osier du boulanger. Un par tête, les enfants comme les autres. Il y en a qui passent deux fois! Puis ces messieurs iront avec une caisse de bois tenue à deux, distribuer des bouteilles de blanc, une par famille. Ils vont dans tous les coins du pâturage où se tiennent des gens par groupes, joignant les villageois assis auxquels ils disent quelques mots en passant. Le Goût du Préfet, telle est en général l'appellation de ce vin que le Franck aura amené la veille avec sa camionnette, un petit blanc bien de chez nous.

Viennent alors les jeux. Un peu redoutés par le garçon timide que j'étais. C'est que dans cette fête, il y a tout plein de filles et qu'il faudra les embrasser. Le p'tit rond s'agrandira, le p'tit rond s'agrandira... Ils étaient deux au début à tourner là-bas, dans le bas de la clairière, presque sous les sapins. Puis ils furent trois, quatre. Le p'tit rond s'agrandissait bien vite jusqu'à devenir un grand cercle qui occupait tout l'espace. Il y avait tous les enfants... non, quelques réfractaires, ricanant de ces jeux de filles, étaient sous les arbres, tout près cependant!

On jouait au mouchoir. Tournez autour du rond et déposez-le si vous êtes un garçon, bien entendu vous n'avez pas osé sortir le vôtre qui n'était pas digne d'un tel honneur, derrière une fille, laquelle est l'élue secrète de votre cœur. Ne serait-ce pas alors la Miclo dont rêvent dix autres au moins? La sainte personne désignée par le mouchoir ne vous rattrape pas, à son tour de courir autour du grand cercle.

Et puis bientôt on changeait de jeu. On passait à la ronde. Il y avait toujours un couple au milieu du cercle, parfois deux, une fille et un garçon qui se donnaient la main. On tournait en chantant. La

ronde s'arrêtait. Le garçon délaissait sa belle pour embrasser une autre fille. Sa compagne quant à elle choisissait un garçon par un baiser. On rougissait jusqu'aux oreilles d'être embrassé par une fille, puis d'aller au milieu, d'en embrasser une autre et de lui donner la main alors que la ronde recommençait. Il y a les bons amis, les petits amoureux, les timides, les don Juan, les caïds. L'après-midi se passe. Les chants, entendus de loin par un promeneur qui traverserait la forêt, sont nostalgiques au fond de cette clairière. Plus tard, devant le chalet des dames passent près des familles pour leur servir du thé. Il fume dans de gros pots pensus dont l'un est de terre, brun avec de gros pois blancs. Il a toujours le goût de la citerne d'où l'on a tiré l'eau.

Tous les habitants du village ne sont pas de la fête. En fait n'y viennent que les vrais habitués, avec de temps en temps l'incursion d'un nouveau qui poursuit la coutume ou qui n'y revient pas. Certains aiment cette ambiance qui n'a rien de celle d'une kermesse. Plus simple, plus intime aussi. Les gens d'un même village s'y sentent des liens. Ils ne sont pas indifférents les uns aux autres. Leur présence ici rappelle leur appartenance étroite à cette communauté et atteste de leur accord aux traditions qui viennent de loin et même s'ils ne les connaissent pas. D'autres par contre n'y trouvent aucun plaisir. Une gêne plutôt, ou un ennui certain face à des heures qui se vivent d'une façon étonnement simple.

Les familles ont leurs habitudes. Elles s'asseyent toujours à la même place, sous les mêmes sapins. Ma mère montait la couverture brune. On l'étendait là sur les mousses, les racines et les cailloux où il faudrait chercher longtemps avant de trouver le bon emplacement pour s'asseoir. Nous n'étions pas très loin de la chaire du pasteur.

Les enfants de l'école chantaient aussi sous la direction sévère du régent. Bientôt après, celui-ci ramenait des cartons pleins de livres et, face à l'auditoire, il les distribuait. Payés par le fonds Elie Rochat-Golay, toujours lui, destinés primitivement à récompenser les élèves les plus méritants, peu à peu ils furent remis à chacun. Ouvrages de la Bibliothèque verte dont nous avons choisi les titres en classe. Nous serrions la main du régent qui nous les remettait, puis retournions vite dans le groupe d'élèves qui chantait encore.

## Palestine de temps révolus



Le jeu de la grenouille fort prisé là-haut.



On sortait le char à échelle de l'écurie chaque année.



Des jeux plus ou moins subtils !





La ronde ou le picoulet.



La course au sac.

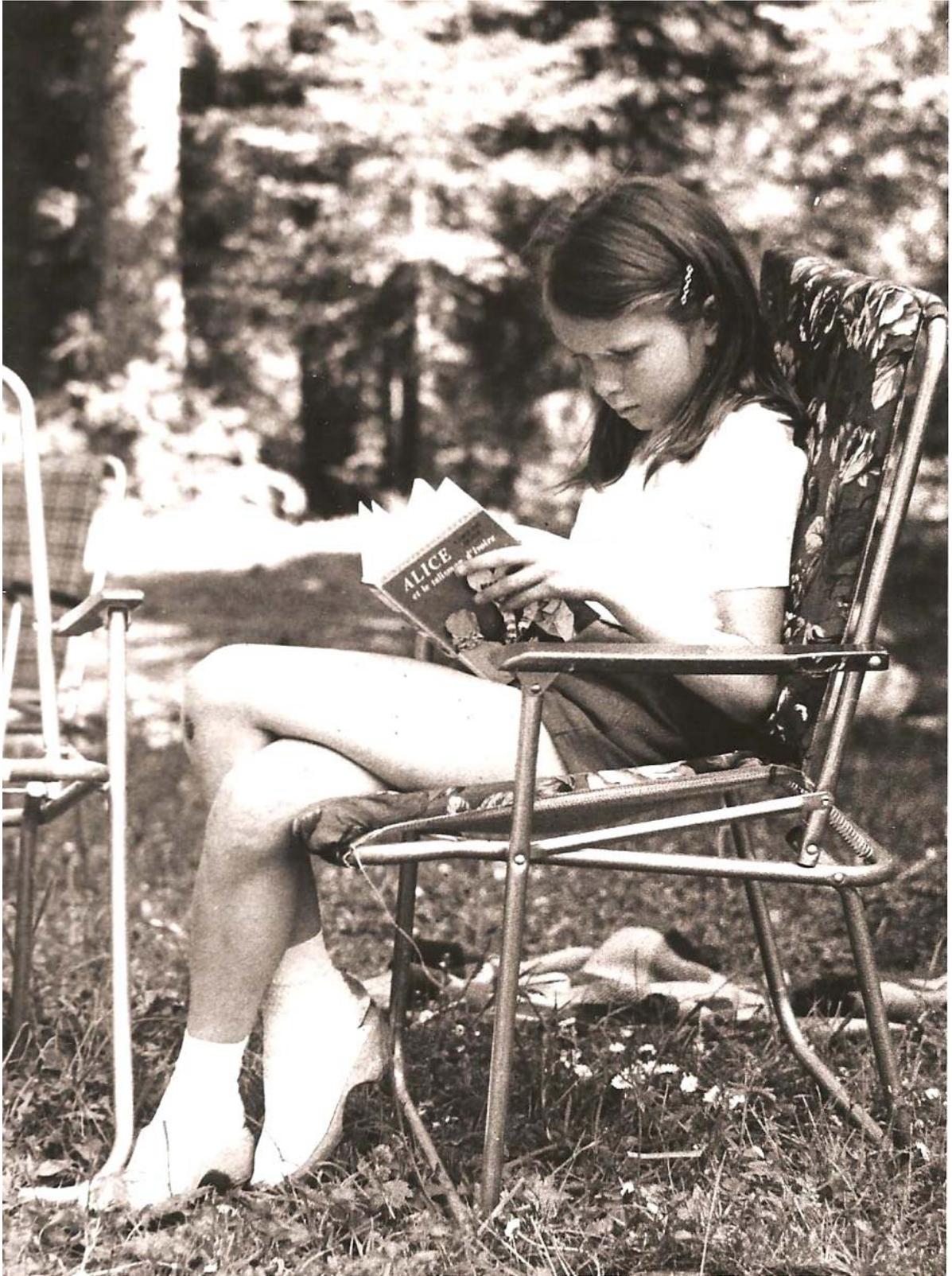
## La Palestine des années septante



Armand Golay, l'un des administrateurs du village, distribue les petits pains.



Et toujours à la distribution des petits pains. De dos, Daniel Candaux, alors président du village.



Une jeune lectrice d'un ouvrage de la Bibliothèque verte.



Un tampon mythique et l'écriture du maître, M. Gilbert Reymond.



1963.



1969.



Même les anciens sont de la fête. Ici Marcel Golay dit Gniola.

## Les pin'up

Une **pin-up** est une représentation de [femme](#), dessinée ou photographiée, dans une pose aguichante ou « sexy », d'où l'expression anglo-saxonne de « *pin-up girl* » qui pourrait se traduire en [français](#) par « **jeune femme épinglée au mur** ». Le mot est employé pour la première fois en 1941. Depuis leur apparition, les pin-up sont restées un symbole de charme et d'[érotisme](#) régulièrement remis au goût du jour.

On assiste depuis quelque temps à un regain d'intérêt pour ces égéries des années 1950 avec l'arrivée de modèles célébrant cette époque. La mode, les magazines, les artistes remettent le style pin-up au goût du jour. Certaines modèles comme [Dita von Teese](#) font d'ailleurs de ce courant leur marque de fabrique.

Situation assez particulière, le mouvement pin-up, tout droit arrivé des USA, n'aura pas « contaminé » les années quarante, bien plutôt ces années cinquante après lesquelles on court. Il est de bien évident que chacun pourra faire sa provision d'images de ces jolies créatures, photographiées, mieux encore dessinées, sur internet. En mettre ici, pour exemple, ne sera donc pas un scandale. Car c'est un fait patent, que quelques-unes des jolies filles de notre village des années cinquante avaient subi cette influence, sans doute par le biais des magazines, tandis que nos contemporaines de classe en furent éloignées de mille lieues. Bizarrerie de l'histoire. Un pas en avant parfois, et puis tout à coup, sans raison, deux en arrière !



Betty Page, l'une de ces reines de la beauté américaine.





L'exemple est là !





La belle des belles, toutes du Bugnon ! Et toutes à la Palestine où elles donnent du charme à la fête. Images tirées d'un film de Hubert Lugrin de la moitié des années cinquante.